

## Sur la naissance de l'Europe

Jean-Marie BERTRAND  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Centre Glotz

C'est à l'origine des temps historiques que la mer, si l'on en croit **Simonide**, sépara l'Europe de l'Asie et que la guerre naquit entre les peuples<sup>1</sup>. Cette épigramme, par l'association des événements qu'elle évoque à l'heure des Guerres médiques, donne à l'histoire humaine sa place dans la durée cosmologique, imposant l'homme et, sans doute, la Guerre de Troie, ville si proche de l'Hellespont, comme participants de la dissociation des mondes.

Hérodote prétend que la terre était originellement une et il feint de s'étonner qu'elle fût, de son temps, devenue triple, s'étant divisée en trois continents. En ethnographe, il n'envisage pas l'éventuelle catastrophe tectonique dont l'existence des Détroits serait le témoignage et préfère évoquer le progrès du regard de l'homme qui trouva à désigner de trois noms différents ce qui avait été, pour ses aïeux et leurs premiers héritiers, une réalité unique<sup>2</sup>. La préface de son œuvre évoque la façon dont s'était fait ce partage du monde entre deux populations, Grecs et Barbares, occupant deux territoires, l'un et l'autre susceptibles d'être définis et décrits en tant que terroirs. L'Afrique est présentée comme trop petite pour tenir une place égale dans le schéma d'ensemble ; cela explique que les *Histoires* en restent, pour l'essentiel, à la description d'un processus de scissiparité par lequel les peuples d'Asie et les Grecs auraient rendu définitive leur séparation et inexpiables leurs affrontements<sup>3</sup>.

Les conflits n'avaient été, d'abord, que des affaires réputées médiocres d'enlèvement de femmes. Io fut, à Argos, enlevée par des marchands phéniciens qui prétendaient qu'elle était consentante sinon demanderesse, comme toutes les autres d'ailleurs qui participeraient ensuite d'épisodes semblables. Si l'on en croit Hérodote, pris dans les filets d'un rationalisme simplificateur, les Perses reconnaissaient la responsabilité de leurs sujets en cette affaire alors que les Grecs préféraient évoquer la

---

<sup>1</sup> Simonide, *Epigrammes*, 7.296 l.1.

<sup>2</sup> Hérodote, *Histoires*, 4, 45.

<sup>3</sup> Hérodote, *Histoires*, 1, 5.

fuite contrainte, dramatique mais glorieuse, d'une aimée de Zeus. Des commerçants grecs, des Crétois paraît-il, auraient répondu par le rapt d'Europe, en Phénicie même, remettant les deux camps à égalité. L'enlèvement de Médée par des Grecs armant, cette fois, un vaisseau long de guerre fut l'occasion d'un contact de forme diplomatique avec le roi de Colchide qui voulait que justice lui fût rendue. Les Grecs s'y refusant, Alexandre, fils de Priam, pensant qu'il resterait impuni, étant donnés les précédents, s'empara d'Hélène. Ce fut le prétexte du déclenchement par les Grecs de la Guerre de Troie qu'ils engagèrent après avoir échoué dans leurs démarches pour obtenir réparation. Les Perses auraient alors revendiqué la propriété de l'Asie et, partant, le droit à assurer son intégrité ; ils auraient considéré désormais que l'Europe, à savoir le monde grec, sans doute, *to hellénisons*, était un pays à part.

Cette présentation est fallacieuse. Elle ne l'est pas pour les raisons que Plutarque envisage en reprochant à Hérodote la malignité d'une opinion quelque peu provocatrice sur le rôle des femmes dans l'histoire et la façon dont il distribue les responsabilités de la guerre de Troie<sup>1</sup>. Le problème de la fiabilité de l'historien tient surtout à ce qu'il ne rend pas compte de ce que les Perses n'avaient aucune raison pour leur part de considérer que le monde était partagé en zones d'exclusivité. L'empire de leurs rois était œcuménique et ceux-ci n'avaient pas de raison de mettre à part l'Europe dans la description des pays. Ils usaient à boire de l'eau du Nil au même titre que celle du Danube, les deux fleuves et les continents dissociés qu'ils représentaient étant rassemblés dans la même domination potentielle alors que les pays non conquis étaient pour leur part « rejetés dans le non-être »<sup>2</sup>. Néanmoins, il ne faut pas négliger, pour comprendre la présentation de l'historien, le fait que l'entourage grec de Xerxès lui fit envisager de présenter, sans doute pour séduire les Ioniens et les Éoliens de son armée, son expédition balkanique comme une revanche des Troyens sur les descendants des Achéens<sup>3</sup> en un hellénocentrisme de façade<sup>4</sup>.

L'un des problèmes qui intéresse l'ethnographe, ayant, par ailleurs, réfléchi au problème posé par l'existence éventuelle de la langue adamique<sup>5</sup> est celui de comprendre comment des réalités, les continents, *anonymes*, avait reçu un nom et

---

<sup>1</sup> Plutarque, *Sur la malignité d'Hérodote*, 856E.

<sup>2</sup> P. BRIANT, *Histoire de l'empire perse*, Paris, 1996, p.192.

<sup>3</sup> D. LENFANT, «L'amalgame entre les Perses et les Troyens chez les Grecs de l'époque classique : usages politiques et discours historiques», dans J. M. CANDAU MORON et al. éd. *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad*, Malaga, 2004, p. 77-96.

<sup>4</sup> Hérodote, *Histoires*, VII, 43 ; Ctésias, F1b22.

<sup>5</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 2.

avaient ainsi, par un effet performatif immédiat accédé à l'existence<sup>1</sup>. Ces noms étaient une nouveauté puisque la terre unique avait l'exclusivité de la dénomination et nulle réalité n'avait pu naître au langage avant que l'homme n'eût voulu la diviser. De même que nul individu n'existait chez les Atarantes, troupeau d'anonymes indifférenciés et non pas société<sup>2</sup>. Les parties de la terre, de même qu'elles ont été construites par la succession d'événements historiques sont, ainsi, présentées par l'historien comme de purs concepts. Un ou plusieurs individus, en un temps indéterminé, auraient institué, *ho themenos*, les noms désormais reconnus comme pertinents. Strabon, dans le droit fil de cette idée, a donné une meilleure idée du processus de construction du langage géographique. Les hommes des origines, n'ayant d'abord connu que leur petit monde assimilé au tout, auraient fini par percevoir l'existence de l'en-face, *antikru* et lui donner un nom propre avant de reconnaître que leur propre territoire n'était qu'une partie d'un ensemble englobant. La géographie d'une terre désormais divisible en trois continents devenait possible de ce que l'on saurait désormais écrire<sup>3</sup> et être capable de donner au voyage et aux divers instants du regard porté sur les terres parcourues la pérennité nécessaire à l'analyse. Si l'imposition du nom est l'a condition nécessaire à l'existence des continents, le référent lui-même restait à construire car la délimitation des terroirs était encore à faire tandis que la description même de leur intérieur n'est pas sans poser des problèmes.

Le nom des trois continents, pour Hérodote, est une *éponymie* qui ne peut prendre sens que dans le cadre d'une recherche accessoire qui puisse en évaluer la justesse. Le fait que ce soit des noms de femme qui désignent chaque partie de la terre alors que celle-ci est connue pour être une mère semble le surprendre alors que la taxinomie paraît pourtant, de cette façon, homogène du tout à la partie. Le rapport du nom à son objet paraît néanmoins poser un problème de pertinence, notamment en ce qui concerne l'Europe censée tirer sa désignation de l'existence d'une jeune femme asiatique qui ne mit jamais les pieds sur le continent auquel les Grecs auraient donné son nom.

Le nom de la Libye ne semble guère poser de problème d'analyse : il serait celui d'une femme du pays, devenant éponyme allégorique, que les Grecs, prenant symboliquement possession du pays découvert en y projetant leurs pratiques langagières, lui auraient donné d'une façon tout à fait étrangère aux réalités locales<sup>4</sup>, le

---

<sup>1</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 45.

<sup>2</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 184.

<sup>3</sup> Strabon, *Géographie*, 1, 4, 7.

<sup>4</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 45.

peu d'importance du continent ne justifiant pas que l'on s'intéresse plus avant à cette désignation.

Pour l'Asie, le géographe ne peut être sûr de l'origine de sa désignation. Nous savons désormais qu'un mot hittite donnait ce nom à la région qui deviendrait la Lydie<sup>1</sup>. Hérodote ne sait pas lui donner un éponyme incontestable. Elle pourrait tirer son nom d'Asie la fille de Prométhée, mais les Lydiens tiendraient à s'en réapproprier la désignation en la faisant venir d'un Asien fils de Cotys fils de Manès, leur ancien roi dont le nom d'une tribu de la ville de Sardes garderait le souvenir<sup>2</sup>. Ce qui semble sûr pour le géographe, rapportant l'existence de cette contestation, est que ce nom est commun aux deux peuples intéressés mais étrangers l'un à l'autre. La pratique qu'avaient les Grecs de projeter leur langue et leur mythologie sur l'ensemble de la terre habitée<sup>3</sup> ne met pas en cause l'existence d'éléments de langage commun entre Grecs et Barbares.

Si l'on en reste au nom même d'Europe, en comprendre la naissance et l'emploi paraît malaisé. Le recours au nom de l'amante de Zeus paraît un pis-aller s'il est bien admis qu'elle n'aurait pas mis les pieds sur le continent qui porterait son nom, encore que l'on comprenne mal qu'Hérodote récuse le caractère européen des Crétois dont il fait pourtant, leur imputant la responsabilité de l'enlèvement, les auteurs d'un des affrontements fondateurs de la division du monde. Pour comprendre, au-delà des renseignements succincts du mythe, comment elle fut tirée de son anonymat originel, il faut se résoudre à d'autres hypothèses.

Si l'on en reste à l'extension du mot dans le discours géographique naissant, on constate qu'Hérodote se pose essentiellement la question de savoir si elle est entièrement entourée d'eau, *perirrotos*. Thucydide en donne, pour sa part, une définition restreinte, l'Europe pour lui se trouvant située entre le Golfe Ionien, à savoir le sud de l'Adriatique<sup>4</sup> et le Pont-Euxin<sup>5</sup> ; il l'assimile ainsi à la Grèce balkanique. Au plan de la

---

<sup>1</sup> S. MAZZARINO, *Fra Oriente et Occidente*, Milan, 1989, p. 73-75, cité par A. TOURRAIX, «Europe entre la Grèce et l'Orient», dans *D'Europe à l'Europe-I*, éd. R. Poignault et O. Wattel-de Croizant, Tours, 1998, p. 61-70.

<sup>2</sup> N. F. JONES, *Public organization in ancient Greece*, Philadelphie, 1987, p. 86, 247, 355 sqq., l'existence de cette tribu se serait prolongé jusqu'à l'époque romaine mais on peut se demander si son existence à cette époque n'est pas l'effet d'une reconstruction secondaire dans un système tribal artificiel institué de façon tardive pour rattacher la cité à son passé mythique (L. ROBERT, *Études anatoliennes*, Chapitre IX, «Une tribu de Sardes», p. 155).

<sup>3</sup> Ch. JACOB, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, p. 56.

<sup>4</sup> Voir notre note, «Continent et outre-mer : l'espace vécu des Romains», dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, éd. P. Cabanes, 1987, p. 263-270 (p. 264).

<sup>5</sup> Thucydide, 2, 97.

géographie humaine, les Européens « naissent » dans le traité hippocratique des *Airs, eaux et lieux*<sup>1</sup>.

Sur le plan de l'étymologie, il faut récuser l'idée selon laquelle le nom pourrait provenir d'un emprunt du sémitique \**ereb* qui désignerait le couchant : on ne comprend pas comment il aurait pu évoluer pour construire le nom même<sup>2</sup>. Si l'on en reste à l'idée qu'il s'agit bien d'un mot né du grec, il faut savoir ce qu'il désigne et ce qu'il signifie. On peut penser qu'il s'agit d'un terme qui combine deux radicaux \**euru* et \**ops* qui peuvent être compris pour ce qu'ils signifient, et oblige à réfléchir à ce que l'Europe pourrait être : ou bien large de front et de regard, ou bien vaste à considérer, ou bien ombreuse parce que se situant au couchant ou tournée vers le couchant, ou bien humide. Toute analyse purement étymologique est anachronique, mais il ne faut pas négliger l'idée selon laquelle la décomposition des mots en radicaux signifiants était habituelle aux Hellènes et que Socrate lui donne une certaine légitimité dans le *Cratyle*. On ne peut donc récuser l'idée selon laquelle le nom même de l'Europe ait pu être ressenti comme correspondant en tant que terme descriptif de la nature même du continent qu'il désignait, pour ne rien dire de ce que dans une culture qui savait depuis Homère qu'Héra était *Boôpis* ; Europe pouvait bien être une personne au large frontal, la jeune fille prenant l'apparence de sa monture<sup>3</sup>.

Considérant l'usage, on peut négliger l'éventuelle apparition du terme dans les tablettes mycéniennes et une allusion à la fille de Phoinix dans l'*Illiade*<sup>4</sup> où l'on constate que l'histoire mythique de la naissance des fils communs à Zeus et Europe est déjà constituée. Le premier emploi significatif du nom pourrait être celui de l'*Hymne à Apollon*, qui donne au mot un sens proprement géographique l'opposant au Péloponnèse et aux îles<sup>5</sup>, ce qui signifie qu'il désigne bien une terre continentale. Hésiode oublie la légende tyrienne pour faire d'Europe une fille de Téthys et de l'Océan<sup>6</sup> sans qu'il puisse lui donner une fonction spécifique sinon celle d'une de ces océanides qui surveillent la

---

<sup>1</sup> Hippocrate *Airs, eaux et lieux*, 16, 1. Le mot est de J. JOUANA dans l'introduction qu'il a donnée à l'édition et la traduction du traité pour la CUF, 1996, p. 69.

<sup>2</sup> Voir L. DEROY, «Le nom de l'Europe, son origine et son histoire», *Revue internationale d'onomastique*, 11, 1959, p. 1-22 ; S. MAZZARINO, «Il nome Europa negli studi di storia antica dell'ultimo trentennio», *Le parole e le idee*, 2, 1960, p. 2-13 ; C. MILANI, «Note etimologiche su Europè», dans M. Sordi éd. *L'Europa nel mondo antico*, Milan, 1986, p. 1-11, et F. LUCIANI, «La presunta origine semitica del nome Europa», *ibid.*, p. 12-26 ; plus récemment M. H. ROCHA-PEREIRA, « Les fondements classiques de l'idée européenne », *Humanitas*, 49, 1997, p. 25-39.

<sup>3</sup> Eustathe, *Commentaire à l'Illiade* 1, 218, 4.

<sup>4</sup> *Illiade*, 14, 321 (récapitulation des amours passés de Zeus).

<sup>5</sup> *Apollon* 251, 291.

<sup>6</sup> Hésiode, *Théogonie* 357.

terre et la mer, comme le sont d'ailleurs Asie<sup>1</sup>, Mètis ou Tychè. Le *Catalogue des femmes* qu'on lui attribue lui rend au contraire un caractère humain, une ascendance remontant à Agénor et ses fils, dont Sarpédon qui serait venu au secours des Troyens<sup>2</sup>. La clef de l'origine du nom est, de fait, fournie par Pausanias qui nous apprend qu'il existait à Lébadée un sanctuaire de Déméter Europe<sup>3</sup>, ce qui permet de comprendre que la légende est née en Béotie et doit être considérée comme appartenant au cycle des récits de la fondation de Thèbes par Cadmos<sup>4</sup>. Il semble qu'un toponyme local en une région largement ouverte à la venue des étrangers, égyptiens et phéniciens, sans doute un lieu-dit ou une zone quelconque aurait vu son usage étendu à tout un continent puisqu'il en était en quelque sorte la porte.

Revenir à l'évidence de l'anecdote permet de voir comment la tradition joue de la notion construite par Hérodote de l'affrontement de part et d'autre de la mer. Moschos, un poète syracusain du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, élève d'Aristarque, traite de façon gracieuse l'enlèvement qui se déroule au cours d'une fête précieusement bucolique entre jeunes filles. Le taureau parcourt la vaste étendue des vagues, *eurea kumata*, en un rappel euphonique du nom de sa promise qui conçoit aussitôt qu'il ait dénoué, sur la terre atteinte, sa ceinture. Le rêve de la princesse qui l'avait précédée avait été d'une autre violence. Une étrangère revendiquait au nom de Zeus la propriété de la jeune fille et l'attirait à elle de ses mains vigoureuses<sup>5</sup>. La mère tentait de la retenir et d'argumenter pour qu'elle veuille bien résister. Ces femmes sont de façon très claire présentées comme des allégories des continents, *èpeiroi*, l'Asie, et la terre lointaine encore anonyme qui n'est que le pays d'en face, l'*antipéras*. Néanmoins, Europe put devenir, quelques siècles plus tard, l'expression même de l'union des terres puisqu'il est désormais envisagé de la considérer, si l'on en croit le Pseudo-Apollodore, comme la petite fille de Lybie dont le fils, Agénor né d'Héphaïstos<sup>6</sup> serait venu en Phénicie et aurait épousé Téléphassa dont il eut aussi Cadmos<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Hésiode, *Théogonie* 359.

<sup>2</sup> *Catalogue des femmes*, Fg. 56 (141 West), édition commentée de M. HIRSCHBERGER, *Gunaiikon katalogos und Megalai ehoiai*, Munich-Leipzig, 2004.

<sup>3</sup> Pausanias, 9, 39, 4.

<sup>4</sup> F. VIAN, *Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes*, Paris, 1963.

<sup>5</sup> *Europe* 13 ; voir F. LETOUBLON, « Le rêve d'Europe et le rêve européen des Grecs » dans *L'Europe, reflets littéraires*, éd. C Astier et Cl. De Grève, Paris, 1992, p. 23-43.

<sup>6</sup> Qui apparaît déjà en situation dans le *Catalogue des femmes*, *loc. cit.*

<sup>7</sup> Apollodore, *Bibliothèque*, 3, 2, 3. Téléphassa vint avec Cadmos en Europe et y mourut, quand il l'eut enterrée Cadmos s'informa de sa sœur auprès de l'oracle de Delphes qui lui conseilla de ne pas s'inquiéter d'elle.

Après avoir été présentée comme un pays de guerriers amateurs des femmes des autres, l'Europe serait ainsi devenue, par l'effet, sans doute, de la mise en œuvre réussie de l'union politique des terres méditerranéennes en un empire romain réellement œcuménique, un continent dont l'éponyme était une héroïne qui résumait en sa personne la totalité du monde. On peut se demander si ne se manifeste pas ici l'effet du discours idéologique d'un impérialisme satisfait en sa bonne conscience.